A PROPOS DE MEMOIRE TRANSGENERATIONNELLE…

(article publié dans « Format Casier » Journal Saussuractif 2013)

Je me souviens avec plaisir et une joyeuse excitation de vacances avec mes cousins au bord de l'océan…odeurs d'immortelles et d'œillets sauvages dans le sable brûlant malgré l'ombre des pins parasols, les figues sauvages dont nous nous gavons, les poursuites folles dans les dunes…Je me rends compte que je frissonne encore d'angoisse en évoquant, au retour d'une journée de ski, l'accident de voiture de mes parents…du sang sur la neige, les gémissements des blessés bloqués dans les voitures défoncées…

Tous ces « souvenirs » habitent chacune de mes cellules et remontent en surface indépendamment de ma volonté ou hors de toute sollicitation…
Des situations ou événements, des objets, des extraits de roman ou d'histoire vraie, des personnes et leurs attitudes, le timbre de leur voix, des images et des émotions brutes, des tranches de rêve, tout cela a été stocké au fur et à mesure dans des liaisons chimiques de mon organisme, à commencer par le cerveau.
A un niveau plus automatique, rappelle David Servan-Schreiber dans son célèbre ouvrage Guérir, « le cerveau limbique est un poste de commande qui reçoit continuellement des informations de différentes parties du corps et y répond de manière appropriée en contrôlant l'équilibre physiologique : la respiration, le rythme cardiaque, la tension artérielle, l'appétit, le sommeil, la libido, la sécrétion des hormones, et même le fonctionnement du système immunitaire sont sous ses ordres…De ce point de vue, nos émotions ne sont que l'expérience consciente d'un large ensemble de réactions physiologiques qui surveillent et ajustent continuellement l'activité des systèmes biologiques du corps aux impératifs de l'environnement intérieur et extérieur. »

Le charme des histoires que nous racontaient les grands parents au moment du coucher aussi bien que l'inquiétude d'être confié – pour combien de temps ? – à une marraine au moment de la naissance de la petite sœur, les discussions parfois tendues autour de la table à propos de la gestion des finances domestiques ou du patrimoine familial…tout cela appartient à une mémoire inter-générationnelle.

Mais, dans les rapports entre générations, nous voyons aussi à l'œuvre un « inconscient transgénérationnel » dont les modes d'action et les manifestations ont été particulièrement étudiés par Françoise Dolto, Didier Dumas et Anne Ancelin-Schützenberger, qui parle de « co-inconscient familial ».
On sent bien que quelque chose « se passe », mais on se demande souvent « par où tout cela passe », insaisissable en mots et étranger à la conscience.
Pour Françoise Dolto, le Sujet est présent dès l'origine…A quatre mois de vie intra-utérine, le fœtus reconnaît la voix de sa mère et de son père et y réagit. Arrivé au monde, bien avant l'accès au langage verbal, l'enfant expérimente dans son corps la différence entre besoin et désir, entre substantiel et subtil…Il n'attend pas seulement la satisfaction de ses besoins, il est « appel à communication ». C'est un sujet de désir, de fantasme et d'imaginaire et un « être de relation ».

Tous les enfants sont « télépathes » et, jusqu'à 3 ans, ils vont tenter d'obtenir des adultes qui les entourent des réponses cohérentes à leurs interrogations multiples et pas toujours formulées : où étais-je avant d'être dans cette famille ? Comment suis-je venu au monde ? Comment ai-je été conçu ? Et pour ma petite sœur, c'est la même chose ? Où est parti Grand Père à sa mort ? En réponse à leurs questions existentielles sur la sexualité et sur la mort, ils vont chercher à « faire coller » les mots et les gestes de leurs parents à leurs représentations et fantasmes. Comme l'explique Didier Dumas, l'identification n'est pas un processus conscient, c'est une « duplication mentale » qui, de même que plus tard l'acquisition du langage, est inconsciente :

« Lorsqu'un fantôme se transmet au sein d'une famille, les parents n'en sont responsables que par leurs omissions, dans la mesure où ils ont maintenu le secret sur un événement qui les a traumatisés, eux ou leurs propres parents. Le fantôme est toujours le contrecoup d'un événement familial ayant impliqué le sexe ou la mort de façon traumatique…un viol, un inceste, un emprisonnement, un crime…un événement soit tenu secret, soit masqué par des explications mensongères. »

Je pense au cas de *Martine* qui se troublait, rougissait, bafouillait ou changeait de sujet dès qu'il était question de « groupe sanguin ». Elle était profondément inquiète qu'on puisse découvrir la relation extra-conjugale qu'elle avait courtement entretenue au moment de la conception de François, son fils, confondant en fait groupe sanguin et profil ADN. Sa culpabilité - et son doute sur le géniteur effectif de son fils - l'avait toujours empêché d'en parler, mais, sans rien savoir consciemment, François choisit plus tard de devenir biologiste.

C'est Didier Dumas qui, après Françoise Dolto, habille l'individu, sans rupture entre le fœtus et l'enfant, de trois « peaux » langagières : d'abord une peau de sensations (vibrations, bruits, odeurs, saveurs…) puis une peau d'images de 3-4 semaines à environ 3 ans, enfin une peau de mots (rapport à l'externe, début de la pensée logique et du raisonnement).
« La mémoire des sensations commence à se constituer dès le stade fœtal, alors que la mémoire des images ne se structure qu'à la naissance, avec l'ouverture des yeux, et que la mémoire des mots n'entre en fonction que dans la deuxième ou troisième année ». C'est bien parce que l'être humain est capable, dès la gestation, d'être « à la fois soi-même et l'autre », qu'il incorpore les pensées, les craintes et les souffrances de ses proches, que se développent des « pathologies de lignée » et que nous, thérapeutes, pouvons envisager une « clinique du fantôme ».

Précisons ici que le fantôme n'est jamais une personne – vivante ou morte – mais un paquet de chagrin, de colère, de déni (souvent bien amalgamés) enfoui, comme dans une « crypte », dans la mémoire inconsciente du parent ou de l'aïeul sans possibilité de nommer-reconnaître ce qui fait mal. Et nous, les descendants, ne percevons que ce malaise diffus qui n'a pas de nom. Tant que nous ne cherchons pas à comprendre ce qui a été autrefois « passé sous silence », l'origine et le contexte de ces souffrances, tant que nous n'ouvrons pas cette crypte – en particulier grâce à la psychogénéalogie - l'énergie du fantôme reste agissante, que ce soit sous forme de cauchemars, de symptômes physiques ou de conduites répétitives ou incohérentes. On parle même « d'effet ventriloque ». Notre pratique clinique est truffée de ce genre de troubles ou problèmes…

En psychogénéalogie, c'est l'enfant devenu adulte qui consulte et se demande ce qu'il a fait de l'héritage de ses parents, grands-parents et arrière-grands-parents.

Karine, une jeune femme gracile de 22 ans, vient me voir pour un syndrome de Raynaud (mauvaise circulation et grande sensibilité au froid, qui entraîne un ralentissement de l'irrigation sanguine dans les extrémités avec douleurs et engelures). Très vite, elle raconte son histoire familiale : elle est la seconde fille, née un an après une fausse-couche de sa mère, survenue peu de temps après le décès de la grand mère maternelle (au début de la grossesse). Karine explique que sa mère, après le choc des deux décès presque consécutifs, s'est longtemps sentie non seulement triste, mais aussi craintive de tout et vaguement coupable de ce qui était arrivé, évitant cependant d'en parler…pour ne pas « remuer le couteau dans la plaie ».

Tout se passe comme si, en même temps que la vie, la mère de Karine lui avait transmis quelque chose de son chagrin et de son sentiment de faute…croyance magique se résumant en : « devenir mère supprime la mère » ! C'est ainsi que Karine héritait, en l'absence de mots et de larmes, du « sang glacé » d'un fantôme.

Patrick, la cinquantaine, est bijoutier. Depuis quelque temps, il souffre de psoriasis dans les paumes des deux mains, ce qui représente un vrai handicap pour son activité artisanale et l'oblige à porter des gants même avec la clientèle. Dès la première consultation, nous abordons le contexte familial pour tenter de comprendre ce que son corps exprime par ce symptôme (inconnu pour lui jusqu'ici).

C'est lui, l'aîné, travailleur et plein de talent, qui, à la retraite du père il y a peu de temps, a repris l'atelier familial et la boutique. Le frère cadet, Jérôme, n'a pas fini de formation professionnelle, il est fêtard et dépensier, et le père a tendance à l'assister financièrement tout en le critiquant vertement pour son laisser-aller.

Il n'y a eu pour l'instant entre les trois hommes aucune discussion concernant le patrimoine et la succession…comme si aucun n'osait nommer ce qui fâche ou ce qui fait peur.

En explorant en consultation la génération précédente, Patrick se souvient, avec beaucoup d'émotion, que son grand père, horloger-bijoutier, avait, lui aussi, un frère cadet, qui s'était suicidé à 35 ans face à l'impossibilité de rembourser une importante dette de jeu. Toute cette histoire est vécue dans la famille non seulement comme un drame mais aussi comme une honte dont personne n'ose parler ouvertement. Patrick n'est même pas sûr que son frère Jérôme soit au courant. Et il se rend compte alors que ses mains « brûlées » de psoriasis l'empêchent de« toucher » aussi bien au patrimoine qu'à l'arbre généalogique.

Il se dit prêt, à partir de ce constat, à proposer à son père de réunir les deux fils afin de mettre à plat la situation familiale et patrimoniale et formaliser la succession, comprenant qu'il est inutile d'attendre que le « fantôme » se manifeste sous forme de répétition de drame, en « loyauté invisible » au scénario de la génération précédente.

On considère généralement en psychogénéalogie que l'empreinte de l'histoire dramatique ou du secret de famille traverse 3 générations de façon active avant de se « diluer » (somatisations, conduites étrange, etc.) à la quatrième. Serge Tisseron l'explique fort bien dans « Secret de famille – mode d'emploi » : à la première génération, c'est de l'ordre de « l'indicible » (soit nous ne trouvons pas les mots pour en parler, soit nous avons totalement intériorisé l'interdit de dire…) ; à la deuxième génération, on passe à « l'innommable » (les contenus exacts sont ignorés, mais l'existence de l'affaire est pressentie, et parfois repérée dans les discours d'évitement de nos parents et proches) ; à la troisième génération, cela devient « impensable » (sensations bizarres ou images déformées impossibles à expliquer à partir de l'expérience propre du sujet.)

Nous allons donc proposer en analyse transgénérationnelle un dispositif en 3 temps (cf. notre site www.roman-familial.ch):

1- Nommer d'abord les questions ou difficultés principales qui motivent la demande, puis, à partir des données connues, se situer, avec son éventuelle fratrie, dans le rapport aux parents, en indiquant au feutre (marqueur) sur un grand tableau de papier (flip chart) les prénoms et noms, dates de naissance, de mariage-séparation-divorce et de décès, les formations-professions, maladies-accidents ainsi que les contextes géographique, économique et socioculturel, en illustrant le récit par des anecdotes ou des souvenirs d'événements marquants. Nous notons – en orange – les informations à compléter ou vérifier ainsi que les nouvelles questions qui surgissent.

2- Compléter – ou corriger – les données de la séance précédente, puis mettre en place, de la même manière, au-dessus des deux premières générations, celle des grands parents – et si possible des arrière grands parents – et explorer les scénarios de vie et les projets de chacun, les transmissions matérielles et symboliques ainsi que les rapports transgénérationnels. Mettre en relief la manière dont les parents ont eux-mêmes intégré, transformé ou refusé l'héritage de leurs ancêtres (étape charnière).

3- Essayer de faire des liens entre ses propres questions-difficultés et l'histoire des aïeux ; repérer les répétitions de scénarios et les tensions/contradictions entre aspirations et pratiques (ascension-descension sociale, rapport à la terre, à la parole, à l'argent et au savoir, vécu face au couple, à la sexualité et à la famille, au deuil et à la mort, discours et engagements militants, religieux ou politiques, etc.)

Un tel travail de reconstruction/élucidation ne change bien sûr pas l'histoire familiale, mais bien le rapport que nous entretenons à cette histoire et à cette mémoire.

Daniel Péclard

Lecture conseillée pour aller plus loin :

Bruno CLAVIER « Les fantômes familiaux » Payot 2013